



Efficace et entraînante « Chauve-Souris »

► **La nouvelle production du chef-d'œuvre de Johann Strauss opte pour un quotidien un brin franchouillard en lieu et place des fastes de la Vienne habsbourgeoise.**

Que l'amateur de sonorités soyeuses, de lignes ondoyantes et de demi-teintes passe son chemin : cette *Chauve-Souris* n'est pas faite pour lui. Que le nostalgique des splendeurs XIX^e siècle et des tourbillons insouciant - où feignant de l'être - de la capitale de la valse ne s'attarde pas davantage : cette *Chauve-Souris* ne lui est pas non plus destinée.

Mais celui qui recherche un spectacle roboratif, vitaminé et bourré d'énergie, doit impérativement courir à l'Opéra-Comique. La nouvelle production de l'opérette de Johann Strauss (créée à Vienne en 1874), opportunément à l'affiche de la salle Favart en ces temps de fêtes, brille en effet bien davantage par son efficacité que par son charme. Le public y est sensible qui n'a ménagé ni ses rires, ni ses vivats, dimanche lors de la première. Les rares sifflets essuyés par la mise en scène d'Ivan Alexandre lui reprochaient sans doute une transposition (douce) des années 1870 au milieu de la décennie... 1960, si l'on en juge par le mobilier du salon des von Eisenstein où trône un poste de télévision dif-

fusant, durant l'ouverture - décidément quelle pièce orchestrale géniale ! - le feuilleton *L'Âge heureux* d'Odette Joyeux...

La direction d'acteurs, parfaitement lisible et gentiment boulevardière (y compris par son zeste de vulgarité) n'appartient, elle, à aucune époque bien définie : à défaut d'épouser ou même d'être animée par la musique, elle permet aux chanteurs, soudés, semble-t-il, par un joyeux esprit d'équipe, de faire unanimement montre de leur joli talent de comédiens. En outre, l'adaptation en français du livret, fort bien trou-

Celui qui recherche un spectacle roboratif, vitaminé et bourré d'énergie, doit impérativement courir à l'Opéra-Comique.

sée par Pascal Paul-Harang, permet au spectateur de suivre en toute quiétude l'action de ce vaudeville léger mais cruel, tout en savourant bons mots, citations musicales et allusions drolatiques à l'actualité, comme il se doit dans ce type d'ouvrages badins.

Quelques morceaux de bravoure enchantent l'auditoire, telle cette parodie vivaldienne de Cecilia Bartoli, exécutée avec un indéniable brio par le contre-ténor Kangmin Justin Kim.

Avec sa plastique de mannequin et sa voix (ses voix devrait-on dire) étrange, il réussit beaucoup mieux cet exubérant hommage à la diva italienne qu'il ne rend justice à l'air du prince Orlofsky, au début de l'acte II. Vocalement, Stéphane Degout, luxueux Gabriel von Eisenstein, et Sabine Devieille, Adèle véloce et pleine d'abattage, dominent un plateau très homogène, à l'exception de Chiara Skerath, Rosalinde en mal de moelleux dans l'aigu. Sa vivacité d'actrice ne peut faire oublier que ce rôle de femme à la fois volage et bafouée, exige un soprano aussi délié que lyrique, aussi épanoui que spirituel.

Battue ample, attentive à la fosse comme à la scène, Marc Minkowski fait sonner haut et fort (comme toujours, l'acoustique de l'Opéra-Comique ne fait pas dans la dentelle) instrumentistes et choristes des Musiciens du Louvre Grenoble. Les angles sont plus nombreux que les courbes, quelques traits virtuoses demandent encore à s'assouplir au fil des représentations et les timbres, souvent, grattouillent plus qu'ils ne chatouillent... Mais l'on ressent un plaisir partagé et le désir de porter un toast enthousiaste à l'année nouvelle. Et à la plus grisante des musiques !

EMMANUELLE GIULIANI

Jusqu'au 1^{er} janvier.
RENS. : 0.825.01.01.23
et www.opera-comique.com